

# L'ascendance haut-alpine de Willy

Jean-Marc Barféty (05)

Nota : les numéros entre parenthèses correspondent à la numérotation Sosa de l'ascendance de Willy.

Lorsque la jeune COLETTE, encore apprentie-écrivaine, est arrivée à Paris, elle a trouvé son mentor, puis son mari, certains diront son "exploiteur", en la personne d'Henry GAUTHIER-VILLARS, plus connu sous le nom de Willy. Le Paris de la belle époque n'a pas été avare de caractères bien trempés. Il en faisait partie, marquant de sa personnalité exubérante et extravertie le petit monde parisien des journalistes, chroniqueurs, mondains, théâtraux, etc.



Willy et Colette

Dans ses *Souvenirs littéraires... et autres*, paru en 1925, Willy répond à un journaliste qui le faisait descendre du maréchal DE VILLARS : "Au vrai, mon origine est infiniment plus humble. Le premier Villars de ma famille qui ait marqué était un berger, un "heureux petit berger", comme chantait dans *Mireille* Mlle Auguez, avant d'épouser Henri Lavedan. Au commencement du règne de Louis XVI, il gardait ses troupeaux dans le village montagneux de Champsaur (rien de commun avec Félicien). Un brave curé de campagne, desservant de Saint-Bonnet, frappé de la précoce intelligence du gamin, lui enseigna les éléments de la botanique et puis l'envoya au lycée de Grenoble (à ses frais, s.v.p.). Là, le jeune Villars, travailleur infatigable, conquit à la pointe de la plume grades et parchemins, passa brillamment tous ses examens, devint médecin, ouvrit un cours de botanique où les étudiants venaient de tous les coins de la France, créa un Jardin des plantes, écrivit des volumes appréciés du monde savant, acquit de la notoriété, puis de la gloire, et mourut en 1831 (*sic*) à Strasbourg, doyen de la faculté des Sciences."<sup>1</sup> A défaut de rigueur dans les faits et les dates, Willy nous apprend dans ces quelques lignes qu'il descend

du célèbre botaniste dauphinois, originaire des Hautes-Alpes, Dominique Villars, né au Noyer, un village du Champsaur, en 1745 et mort à Strasbourg en 1814. Dans la biographie de référence que lui a consacrée François CARADEC<sup>2</sup>, ses origines familiales sont rapidement évoquées. On retient qu'il était le fils d'un imprimeur parisien bien établi, Jean-Albert GAUTHIER-VILLARS, lui-même issu d'une famille d'imprimeurs de Lons-le-Saunier originaire du Dauphiné. Il reprend ensuite les informations (et les erreurs) d'Henry GAUTHIER-VILLARS sur son ancêtre Dominique VILLARS.

Pourtant, l'ascendance haut-alpine de Willy ne se résume pas à son ancêtre Dominique VILLARS, mais toute la lignée paternelle GAUTHIER est elle-même haut-alpine. Plus que cela, elle venait du même village du Noyer dans le Champsaur. Les destins de ces deux familles du Noyer, les GAUTHIER et les VILLARS, se sont croisés en Franche-Comté en 1824, lorsque Frédéric GAUTHIER (4), de Lons-le-Saunier, épouse Pauline VILLARS (5), de Besançon, la petite-fille de Dominique VILLARS (20). Ainsi 50 ans après que les deux familles ont quitté le Noyer, elles se sont retrouvées loin de là, pour unir leur destin et donner naissance à la famille des GAUTHIER-VILLARS, dont Willy est un des plus célèbres représentants. Il était donc haut-alpin, et même champsaurin, pour un quart de son ascendance.

Ces quelques pages sont l'esquisse de l'histoire de plusieurs familles des Hautes-Alpes, appartenant à l'ascendance et la parenté d'Henry GAUTHIER-VILLARS. Toutes parties du Noyer, elles ont essaimé en France, en particulier en Franche-Comté.

## Le Champsaur

L'histoire de ces familles a pour cadre le Champsaur. Cette région des Hautes-Alpes couvre le bassin supérieur du Drac, qui traverse toute cette vallée pour ensuite passer en Isère avant de rejoindre Grenoble. Le Champsaur se trouve immédiatement au nord de Gap, auquel on accède par le col Bayard. Le Haut-Champsaur (vallée de Champoléon et d'Orcières) appartient déjà au monde de la montagne. Le reste de la vallée, d'une altitude moyenne de 1100 m., très ouverte, appartient au monde de la moyenne montagne. C'est une riche région agricole dont le climat, plus arrosé que celui de Gap, fait la transition entre le climat méditerranéen et le climat des Alpes du Nord. En revanche, historiquement et linguistiquement, le Champsaur se rattache bien aux Alpes du Sud. L'occupation humaine ancienne témoigne de l'aspect

<sup>2</sup> *Feu Willy, avec et sans Colette*, de François CARADEC, J.J. PAUVERT, Editions Carrère, Paris, 1984 (nouvelle édition : *Willy - Le père des Claudine*, Fayard, 2004)

<sup>1</sup> *Souvenirs littéraires... et autres*. Paris, 1925, pp. 12-13.

accueillant de la vallée. Ce large fond de vallées est célèbre pour son bocage, qui lui donne un aspect très verdoyant. Les villages sont essentiellement composés de très nombreux hameaux. La "capitale" du Champsaur est Saint-Bonnet, un gros bourg d'un bon millier d'habitants.

Selon LADOUCETTE, dans son *Histoire des Hautes-Alpes*<sup>3</sup>, "L'habitant du Champsaur, quoique peu instruit, est doué d'intelligence ; il est d'une humeur gaie et tranquille ; il semble tenir le milieu entre le flegme du paysan grenoblois et la pétulance du Provençal. Il a de plus un certain esprit d'observation et de moquerie qui ne fait pas grâce aux ridicules. Son langage est métaphorique et empreint d'une teinte d'ironie.

Les mœurs du Champsaurin méritent d'être observées à deux époques de la vie : dans l'adolescence, folâtre, fougueux, querelleur, il prend l'amour de l'ordre dès qu'il est marié, et cette gravité d'humeur qui annonce l'homme occupé du soin de ses affaires ; de là le proverbe du pays : Pour dompter le loup on le marie. Il est resté franc, et si quelquefois éclate en lui la vivacité, l'emportement, il se calme bientôt, parce que son caractère est naturellement bon ; peut-être se laisse-t-il un peu trop aller au goût de la boisson."

Le village du Noyer se trouve sur la rive gauche du Drac, dans le bas du Champsaur. Il est dominé à l'ouest par la ligne de crête qui sépare le Champsaur du Dévoluy. Le col du Noyer permet justement de passer d'une vallée à l'autre. Les communes voisines sont, en amont, Poligny, avec son hameau principal Villeneuve, et en aval, Le Glaizil. La route de Gap à Grenoble, actuellement route Napoléon, traverse le territoire de la commune, en contre-bas. Les principaux hameaux sont La Ville (chef-lieu, altitude 1125 m.), Le Villard, Le Martouret, Les Evarras, Lacoue et La Guinguette. La population est actuellement de 237 habitants (2006). Au maximum démographique, elle a atteint 1 019 habitants en 1836. En 1789, elle était estimée à 597 habitants<sup>4</sup>.

### La famille VILLARS

Les origines de la famille VILLARS ont été étudiées par Georges DE MANTEYER, dans un livre paru en 1922<sup>5</sup>. Depuis le premier ancêtre identifié, en 1555, cette famille est installée au Villard, un hameau du Noyer. Dominique Villars (20) y est né le 14 novembre 1745, du mariage de Pierre VILLAR (40), cultivateur et secrétaire-greffier de la communauté du Noyer, et de Marguerite DASTREVIGNE (41). Le destin tout tracé de Dominique Villars était de rester cultivateur, comme tous ses ancêtres. Eventuellement, suivant la trace de son père, il pouvait

être amené à prendre quelques responsabilités au service de la communauté. Il en a décidé autrement. Ses goûts, ses talents, la chance aussi, lui ont permis de devenir d'abord chirurgien, puis médecin. Mais la passion de toute sa vie a été la botanique. Il y consacra ses loisirs, son temps et même son argent. Le résultat de ses travaux est cette somme qui fait toujours référence : *Histoire des plantes de Dauphiné*, publiée en 3 volumes entre 1786 et 1789. Elle représente le résultat de ses herborisations dans le Dauphiné, en particulier dans les Hautes-Alpes. Après de nombreuses années passées à Grenoble, il est mort doyen de la faculté de Strasbourg le 27 juin 1814<sup>6</sup>.

Orphelin de père alors qu'il n'a que 14 ans, sa mère le marie très jeune avec une héritière du Noyer, Jeanne DISDIER<sup>7</sup> (21). Ils ont tous les deux 17 ans. Ce mariage, célébré au Noyer le 8 juin 1763, le fait entrer dans une famille notable du village, les BRESSON. Une partie de cette famille est installée à Marseille, visiblement au sein d'un réseau familial qui, par solidarité, accueille les neveux en son sein. L'oncle de Jeanne DISDIER, Dominique BRESSON<sup>8</sup> a ainsi rejoint ses oncles célibataires Dominique<sup>9</sup> et Claude BRESSON<sup>10</sup>. Il est marchand rue de la Bonneterie. Ils seront ensuite rejoints par un autre neveu, Dominique ACHARD<sup>11</sup>, cousin germain de Jeanne DISDIER. Lors de son mariage, l'oncle et le grand-oncle marseillais de Jeanne DISDIER, les deux Dominique, lui donnent ensemble 100 livres, belle somme pour l'époque dans le Champsaur. De son côté, Dominique VILLARS n'est pas pauvre. Il hérite du domaine familial, certes modeste, mais qui le situe honorablement dans la hiérarchie sociale du village. Par ces quelques éléments, en particulier sur la parenté marseillaise de Dominique VILLARS, nous voudrions faire un sort à la légende du pauvre berger illettré devenu botaniste<sup>12</sup>. Son destin est certes hors du commun, mais il n'est pas unique.

<sup>6</sup> Notre objectif n'est pas de rédiger une biographie de Dominique VILLARS. La meilleure et plus récente biographie est celle de Benoît DAYRAT, dans *Les botanistes et la flore de France - Trois siècles de découvertes*, Muséum national d'histoire naturelle, 2003 (pp. 110-121).

<sup>7</sup> Née au Noyer le 12/12/1745, morte à Grenoble le 25 messidor an VI (13/7/1798), fille de Jean DISDIER et Marie BRESSON.

<sup>8</sup> Né au Noyer le 27/7/1718, il serait mort à Marseille en 1790.

<sup>9</sup> Né probablement au Noyer vers 1682, mort à Marseille (Notre-Dame des Accoules) le 22/7/1764, marchand, rue de la Bonneterie

<sup>10</sup> Né au Noyer le 22/3/1693, mort à Marseille (Notre-Dame des Accoules) le 17/6/1769, marchand, rue de la Bonneterie

<sup>11</sup> Né au Noyer le 28/1/1748, fils de Pierre ACHARD et Marguerite BRESSON, mort à Marseille le 22/2/1819, marchand-toilier, rue Bonneterie (1785), arrivé à Marseille vers 1764.

<sup>12</sup> Un film récent de Michel BARBIER retrace la vie de Dominique VILLARS : *Les herbes magiques*. C'est une excellente initiative pour mettre en valeur le parcours de ce botaniste. En revanche, l'accroche du film "Le destin

<sup>3</sup> *Histoire, topographie, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, 1848, pp. 438-439.

<sup>4</sup> Source : *Paroisses et communes de France. Hautes-Alpes*. JP BRUN, CNRS, 1995, p. 186.

<sup>5</sup> *Les origines de Dominique Villars*, Georges de Manteyer, Gap, 1922

Dominique VILLARS quitte définitivement le Noyer et le Champsaur vers 1780 pour s'installer à Grenoble où il est médecin de l'hôpital militaire de la ville. Il est accompagné de sa femme, de ses deux filles<sup>13</sup> et de son fils Dominique (10), né au Noyer le 21 mai 1774, futur médecin militaire, que son histoire personnelle mènera en Franche-Comté (Besançon et Lons-le-Saunier). C'est là que les destins des familles Gauthier et Villars se rejoindront, loin du Noyer natal.

Avant de passer à l'histoire de la famille GAUTHIER, revenons rapidement sur un sujet qui a fait couler beaucoup d'encre dans le petit monde des érudits dauphinois. Quelle est l'orthographe exacte du nom de Villars ? L'usage avéré dans tous les actes d'état-civil et notariaux est de l'orthographe Villar<sup>14</sup>, forme confirmée par les signatures des ancêtres de Dominique VILLARS et de lui-même. Lors de la publication de *Histoire des Plantes de Dauphiné*, l'orthographe, peut-être fautive, de Villars a été utilisée. L'usage a alors prévalu, entériné par Dominique VILLARS lui-même. Aristide ALBERT tenta de réhabiliter l'orthographe Villar dans son étude biographique, *Dominique Villar*, publiée à Grenoble en 1872. Cette tentative a provoqué la colère de la famille Gauthier-Villars.

### Les origines de la famille GAUTHIER

On trouve de nombreuses familles GAUTHIER au Noyer, établies dans les différents hameaux du village. Le nom est aussi très présent au Glaizil, le village voisin, où un hameau porte même le nom "Les Gautiers". Ces familles se distinguent par des surnoms : Griffon, Colaud, Belin (ou Bellin), etc. Comme pour Villars, on peut s'interroger sur l'orthographe du nom. Avant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'usage unique, tant dans les actes que dans les signatures des intéressés eux-mêmes, est Gautier. Lorsque la famille s'installera en Franche-Comté, l'usage Gauthier a prévalu, usage qui s'est aussi imposé dans le Champsaur.

Le premier ancêtre connu est Claude GAUTIER-Bellin (64), né vers 1664, qui vivait aux Evarras, un hameau du Noyer. Par son mariage, il est lié à une famille notable du Noyer, les JOUBERT, représentés par des notaires et autres hommes de loi<sup>15</sup>. Il est lui-même qualifié de marchand. A

---

extraordinaire d'un berger illettré devenu médecin et botaniste de renommée internationale" me semble malheureuse.

<sup>13</sup> Marguerite, née au Noyer le 17/5/1777, épouse de Joseph FAURE, négociant marseillais originaire du Forest-Saint-Julien, aussi dans le Champsaur. Marianne, née au Noyer le 5/4/1780, épouse d'Augustin François LEBUGLE de la Vannetière. Dominique VILLARS avait un fils aîné, Pierre, né en 1767 et infirme.

<sup>14</sup> On trouve parfois Villard et Villars, mais l'on sait la grande variabilité de l'orthographe des noms de famille jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>15</sup> Contemporain de Claude GAUTIER, on connaît Barthélémy JOUBERT, médecin au Noyer, peut-être beau-frère de Claude

défaut d'autres éléments, cela permet de situer cette famille dans la hiérarchie sociale du village.

Son fils unique, Jean GAUTHIER (32), né au Noyer le 10 août 1709, est lui-même qualifié de marchand<sup>16</sup>. Pour son premier mariage, il va chercher femme à Gap. Son deuxième mariage, le 8 octobre 1736, avec Agathe SIMIAND (31), le lie à une autre famille de cultivateurs aisés du Noyer, les Simiand<sup>17</sup>, de Lacoue. Lors d'une transaction de 1775<sup>18</sup>, le domaine de Dominique SIMIAND, frère d'Agathe, mort sans descendance, est évalué à 10 000 livres, ce qui situe l'aisance de cette famille de cultivateurs.

Jean GAUTIER et Agathe SIMIAND ont eu 5 fils, dont les vies marquent la première rupture dans une histoire familiale ancrée dans le terroir des Evarras, au Noyer :

- Jean, né le 22 septembre 1737
  - Dominique (16), né le 11 novembre 1744
  - Pierre, né le 30 novembre 1746
  - Etienne, né le 3 août 1751 à Poligny.
  - Jean-Baptiste, né le 23 octobre 1753
  - Antoine, né le 12 août 1758
- (sauf exceptions, ils sont nés au Noyer)

Après le décès du père le 27 juillet 1759, puis de la mère le 18 septembre 1762, cette fratrie se retrouve sous la responsabilité de leur grand-mère Jeanne Meyer (67), veuve de Jacques Simiand (66).

### Dominique GAUTIER-Belin

Après le décès du fils aîné Jean, en 1761, c'est Dominique qui sera l'héritier de la famille et le seul à rester aux Evarras, sur le domaine familial<sup>19</sup>. Nous verrons que Pierre, Jean-Baptiste et Antoine finiront leur vie à Lons-le-Saunier.

---

GAUTIER, Jean-Baptiste JOUBERT, avocat à Gap. Cette famille donna plusieurs générations de notaires : Barthélémy JOUBERT au Noyer (1753-an VIII), Jean Jacques Augustin JOUBERT, au Noyer, puis Désiré JOUBERT à Saint-Bonnet à partir de 1841.

<sup>16</sup> Il a 4 sœurs, dont 3 sont mariées hors du Noyer.

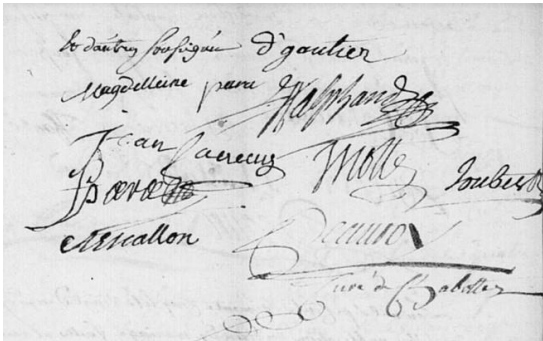
<sup>17</sup> Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'orthographe d'usage est Simian, mais tous les membres de cette famille signent Simiand, qui est l'orthographe la plus commune actuellement.

<sup>18</sup> Transaction du 27/1/1775 devant M<sup>e</sup> MOREL, Saint-Bonnet (1E2682) entre Marie SIMIAND, veuve d'Antoine ESCALLON, Les Allards (La Fare), Catherine SIMIAND, veuve de Laurent ROBERT, Poligny, sœurs héritières de Jeanne MEYER (67), leur mère, et Doique (Dominique) GAUTIER feu Jean, Les Evarras, Le Noyer, héritier d'Agathe SIMIAND, sa mère, et possesseur des biens de Dominique SIMIAND, frère de Marie, Catherine et Agathe, et héritier de Jean GAUTIER, son père.

<sup>19</sup> Des 5 frères, Etienne, n'a laissé aucune trace jusqu'à sa mort, célibataire, dans la maison familiale des Evarras en 1827. A l'âge de 21 ans, il ne savait pas signer son nom, ce qui est une exception non seulement dans sa famille, mais aussi dans le Champsaur de l'époque qui bénéficiait d'un fort taux d'alphabétisation, si l'on en croit le nombre de signatures. Peut-être était-il diminué ?

Comme l'avait fait son père, Dominique Gautier va chercher femme dans un autre village du Champsaur. Il se marie le 22 janvier 1765 avec Madeleine Para, de Chabottes, fille de François Para, châtelain du lieu. Ils ont 4 enfants avant que Madeleine Para meure prématurément le 30 décembre 1776, deux jours après avoir donné naissance à un enfant sans vie :

- Dominique-Laurent, né le 23 janvier 1767
  - Rose, née le 12 mars 1769
  - Magdeleine, née le 20 février 1771
  - Jean-Etienne, né le 7 octobre 1772
- (tous nés au Noyer).



Signatures au mariage Gauthier-Para, 1765

Comme une répétition de ce que les générations précédentes ont vécu, le fils aîné Dominique-Laurent assure la continuité de la famille au Noyer, les filles quittent le village pour épouser respectivement Joseph Escalle<sup>20</sup>, de La Motte-en-Champsaur et Michel Gautier, du Glaizil. Le fils Jean-Etienne, rejoindra ses oncles à Lons-le-Saunier comme nous le verrons plus loin.

Dominique Gautier est mort au Noyer le 6 juillet 1820. Jusqu'à son décès, il a vécu dans la grande maison familiale aux Evarras. On peut estimer son patrimoine en se fondant sur la cote cadastrale de son fils. Il possédait de nombreuses terres sur la commune, qui totalisaient presque 13 hectares, et une maison particulièrement imposante à l'entrée des Evarras, le tout d'une valeur de 18 000 Francs.

Avant de poursuivre l'histoire de la famille Gautier au Noyer, prenons les chemins de France pour suivre les autres frères de Dominique Gautier.

### Les frères Pierre, Jean-Baptiste et Antoine Gauthier à Lons-le-Saunier

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les trois frères Pierre, Jean-Baptiste et Antoine Gauthier sont libraires à Lons-le-

Saunier. Depuis leurs naissances au Noyer au milieu du siècle précédent, ils ont parcouru beaucoup de chemin. Il semble que ce soit Antoine, bien que le plus jeune de la famille, qui ait montré la voie à ses frères, puis, nous le verrons, à son neveu.

En effet, le premier GAUTHIER libraire à Lons-le-Saunier est Antoine Gauthier, le cadet de la famille, né en 1758, dont l'installation date du début des années 1780. Il était auparavant passé à Bourg-en-Bresse où sa présence semble attestée depuis le début des années 1770.

Sans avoir aucune certitude, il est probable qu'Antoine Gauthier a commencé par le colportage de livres. C'était une activité courante pour les jeunes gens entreprenants, qui leur permettait de se constituer un petit pécule et de voir le monde. Nous avons la chance de posséder le témoignage de Dominique Villars, qui se consacra une saison au colportage de livres<sup>21</sup> :

"A 19 ans, 1764, je pris donc le parti de prier un libraire de mes amis de me prendre avec luy pour six mois afin de voyager, lire, observer. Ce marchand forain partait à l'automne chaque année avec trois à 4.000 liv. de fonds, alloit à Lyon faire ses emplettes, joindre à Villefranche ou à Tournus ses camarades et son fonds de magasin de l'année précédente. Ils avoient 18 à 20 muids de livres valant huit à dix mille francs qu'ils promenoient, fesoient transporter d'une ville à l'autre, là où les maîtrises, les privilèges leur permettoient d'aborder et de s'établir. Ils ne pouvoient par conséquent que traverser sans faire aucun séjour dans les grandes villes, Dijon, Besançon, etc. J'avois 300 liv. avec moi pour ma dépense : mais en me rendant utile sans être ni garçon ni associé. le premier ne convenoit ni à ma position ni à mon caractère. Je voulois être libre : le second ne convenoit pas à ma petite fortune. L'ami Courenq c'était le nom du libraire sçut m'apprécier : son associé Garcin moins lettré, moins au fait des usages du monde, voulut m'avoir auprès de luy; ils se divisoient souvent, se réunissoient, s'envoyoient mutuellement des ballots et des relations. Chacun conduisoit ou faisoit conduire une voiture. J'eus la satisfaction de me voir solliciter par l'un et par l'autre. Je restai avec Courenq par attachement, par inclination comme par reconnoissance. Comme cette campagne arrachée à la tendresse de mon épouse et de ma mère, qui me crurent perdu et qui aux larmes douloureuses réunirent des amis, des sollicitations et des menaces pour l'empêcher, influa sur mon caractère et sur mon sort futur, je dois ajouter quelques détails.

Huit mois après, mes 12 louis me furent rendus & 2 louis pour ma dépense. Je mis à part vingt volumes environ de livres de médecine, de chirurgie & de Botanique. Ils me furent apportés par ces libraires même. J'ai conservé pour eux, ils ont conservé pour moi de

<sup>20</sup> C'est par la descendance d'un de leurs fils, Hippolyte ESCALLE (1804-1858) que je me rattache à cette famille. Un autre fils, Auguste ESCALLE (1806-1858), notaire à Gap et conseiller général des Hautes-Alpes a épousé Joséphine ACHARD (1806-1847), la fille de Dominique ACHARD, de Marseille, le cousin germain de Jeanne DISDIER, femme de Dominique VILLARS, autre preuve des liens croisés entre toutes ces familles. Nous évoquerons plus loin leur fils aîné Joseph ESCALLE.

<sup>21</sup> Extrait d'une notice autobiographique de Dominique VILLARS, datée de Strasbourg, septembre 1805, reproduite dans *Les origines de Dominique Villars*, Georges DE MANTEYER, Gap, 1922, pp. 210-211.

l'estime et de l'attachement. Garcin plus hardi, plus hasardeux dans le commerce savoit gagner & dépenser en grand. Courenq plus réservé, plus sage, étoit si économe qu'il calculoit rigoureusement l'heure des repas afin de moins les multiplier. Son estomac vouloit de l'exercice : le mien du repos pour digérer : il vouloit souper et moi déjeuner, quant au diner l'heure de midy nous convenoit également à tous les deux.

Pendant ces huit mois de campagne & d'hiver, je vis Lyon, Villefranche, Touruus, Pont de Vault, St-Amour, Polygni, Auxonne, Macon, Chalon, Dijon, Avalon, Beaune, Vermanton, Clamecy, Auxerre, Joigni, Châtillon-sur-Seine, Semur, Noyères &c. Je lisois des livres de médecine, d'anatomie, de botanique, de géographie & de géométrie. Je fréquentois les médecins et les avocats. J'ai trouvé dans ces deux classes, parmi quelques nobles et parmi les chirurgiens, des âmes généreuses, des hommes éclairés. Les ecclésiastiques en général se sont partout défiés de moi : plusieurs m'ont trouvé surchargé d'amour propre, d'orgueil même et me l'ont dit. Cela pouvoit être à leurs yeux, mais ils s'y prennoient mal pour me corriger. Qu'on ne croye pas que je m'estime trop ni que j'aye pris de l'humeur contre les prêtres, lorsqu'il sera question du vertueux et respectable pasteur M. Chaix, je dirai tout ce que je pense de l'homme honnête dans quelle classe qu'il se trouve".

Ce que l'on constate d'abord, c'est que ce métier nécessitait une mise de fond importante, ce qui obligeait soit à emprunter pour débiter la campagne, soit à s'associer avec des "anciens" dans le métier, qui possédaient la mise de fonds, le réseau et la connaissance. On appréhende bien la dureté du métier lorsqu'on reporte l'itinéraire décrit sur une carte de France. On peut faire l'hypothèse qu'il y avait une tradition ancienne de colportage de librairies vers la Bourgogne et la Franche-Comté parmi les Champsaursins. Un autre contemporain de Dominique Villars et Antoine Gauthier, Victor LAGIER, né à L'Aulagnier, hameau de Saint-Bonnet-en-Champsaur, le 22 décembre 1788, a aussi arpenté ces mêmes régions avant de s'installer définitivement à Dijon en 1809<sup>22</sup> où il deviendra un libraire important et reconnu.

---

<sup>22</sup> La meilleure étude sur Victor LAGIER se trouve dans *Les imprimeurs et les libraires dans la Côte d'Or, Seconde édition*, par CLÉMENT-JANIN, Dijon, Darantière, 1883 (pp. 140-143). Il a eu une activité importante d'éditeur. Au hasard des lectures des registres anciens, on trouve d'autres libraires originaires du Champsaur : Pierre GARCIN, de Saint-Etienne-en-Dévoluy, marchand libraire, Mâcon (Contrat de mariage, M<sup>e</sup> JOUBERT, Le Noyer, 24/7/1777), Jean Antoine DAVIN, marchand libraire forain, de Pisançon (Contrat de mariage, M<sup>e</sup> MOREL, Saint-Bonnet, 3/10/1769). On peut aussi citer Jacques CHAMPOLLION, né le 10 février 1744, à Valbonnais, une vallée de l'Isère proche du Champsaur. Colporteur devenu libraire à Figeac un peu avant 1770, il épouse une fille du lieu. Il est le père de Jean-François CHAMPOLLION.

Comme nous l'avons dit, Antoine GAUTHIER est commis chez un libraire de Bourg-en-Bresse, Robert, depuis le début des années 1770<sup>23</sup>. Nous n'avons malheureusement pas pu identifier ce Robert, dont le destin est lié à celui des GAUTHIER jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Était-il du Champsaur, comme peut le laisser penser son patronyme ? Était-il même un cousin des GAUTHIER ? En effet, une des tantes d'Antoine GAUTHIER avait épousé Laurent ROBERT de Poligny, un village voisin du Noyer.

Alors qu'ils sont associés sous la raison sociale Robert & Gauthier, nos libraires de Bourg-en-Bresse entretiennent des relations suivies avec la Société Typographique de Neuchâtel (STN)<sup>24</sup>. Cette Société, active surtout entre 1771 et 1784, fournissait de nombreux libraires français en livres interdits, appelés généralement "livres philosophiques". On y trouve des essais philosophiques à proprement parler (VOLTAIRE, ROUSSEAU, HOLBACH, etc.), mais aussi des libelles politiques, des essais antireligieux, des ouvrages pornographiques (*Le portier des Chartreux*, *l'Académie des Dames*, etc.) et des recueils d'anecdotes souvent graveleuses sur les puissants du moment (*Les fastes de Louis XV*, *Les Mémoires de la comtesse du Barry*, etc.). La STN éditait elle-même certains de ces ouvrages, mais le plus souvent, elle procédait à des échanges avec d'autres éditeurs, afin de pouvoir servir les commandes des libraires.

Les archives de la Société contiennent les correspondances avec les libraires, clients de la STN. Cela permet d'éclairer les circuits de distribution du livre clandestin, ainsi que d'établir des statistiques sur les ouvrages et les auteurs les plus demandés. Pour les auteurs, on trouve parmi les plus importants VOLTAIRE, MERCIER, D'HOLBACH, ROUSSEAU, HÉLVETIUS, etc. Parmi les ouvrages, la meilleure vente est *L'an 2440*, de MERCIER, suivi des *Anecdotes sur Mme du Barry*, *Systèmes de la nature*, d'HOLBACH, *Le tableau de Paris*, de MERCIER et *l'Histoire philosophique* de RAYNAL.

Les libraires Robert et Gauthier, de Bourg-en-Bresse, font partie des 12 libraires qui ont eu un commerce régulier avec la STN. Ils passent 17 commandes d'octobre

---

<sup>23</sup> Les renseignements sur les premières années d'Antoine GAUTHIER à Bourg-en-Bresse et son installation à Lons-le-Saunier nous ont été aimablement communiqués par Michel VERNUS, un spécialiste du livre en Franche-Comté.

<sup>24</sup> Toutes les informations qui suivent sont extraites de l'ouvrage de Robert DARNTON, *Édition et Sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, NRF Essais, 1991. Robert DARNTON, historien américain, spécialiste des Lumières et de l'histoire du livre sous l'Ancien Régime, s'interroge sur la diffusion de la littérature clandestine dans la France pré-révolutionnaire. Il souhaite apporter des éléments de réponse à la question de savoir ce que lisaient les Français au XVIII<sup>e</sup> siècle et quelle influence ces lectures ont pu avoir sur la formation de l'esprit révolutionnaire.



1772 à novembre 1783, qui portent sur 77 ouvrages prohibés, parmi lesquels les œuvres de ROUSSEAU, un classique de la littérature érotique : *Histoire de dom B \*\*\**, *portier des Chartreux...*, les ouvrages de MERCIER, etc.

Nous verrons que ces mêmes libraires, après la Révolution, sauront tout aussi bien s'adapter à la demande en éditant, et sûrement en débitant, des livres religieux, voire édifiants.

Dans la première moitié des années 1780<sup>25</sup>, Antoine GAUTHIER s'installe comme libraire à Lons-le-Saunier. Sans que nous ayons de certitude, Jean-Baptiste GAUTHIER et peut-être Pierre GAUTHIER, ses frères, viennent rejoindre Robert à Bourg-en-Bresse. Leur présence n'est attestée de façon certaine qu'en 1794.

L'installation d'Antoine GAUTHIER à Lons se fait illégalement. Il obtient un arrêt du Conseil de la librairie, daté du 19 mai 1788, qui l'autorise à être reçu libraire à Lons-le-Saunier, sous la réserve de devoir acquitter des droits de réception au tarif de 1777, c'est à dire 600 livres.

Dans l'ouvrage que nous venons de citer, Robert DARNTON retrace le destin du lorrain Nicolas GERLACHE passé du colportage à la petite librairie à Metz<sup>26</sup>. On y voit le détail de l'investissement nécessaire pour s'installer libraire en province vers 1770 : 803 livres pour la lettre de maîtrise, 300 livres pour le montage de la boutique, 600 livres d'outils de relieur et 300 livres de meubles, soit 2 000 livres au total. Les chiffres pour Antoine GAUTHIER à Lons ne doivent pas être sensiblement différents. C'est la preuve qu'il devait bénéficier déjà d'une certaine aisance financière, qui lui venait probablement de ses économies des 13 ans de librairie avec ROBERT, à Bourg-en-Bresse. Elle lui venait aussi du domaine que sa mère Agathe SIMIAND lui avait légué dans son testament du 16 juillet 1762<sup>27</sup>, la veille de sa mort. Ce domaine qu'elle possédait à Lacoue, hameau du Noyer, était composé de bâtiment, prés, terres, bois et vignes. Au passage, on peut s'interroger sur ce testament qui institue le fils aîné comme héritier universel, ce qui est dans l'ordre des choses dans le Champsaur, mais qui réserve un legs important au cadet, alors que les trois fils "intermédiaires", doivent se contenter de legs modestes. Agathe SIMIAND avait-elle pressenti les capacités de son fils puîné, alors qu'il avait à peine 4 ans ? On verra

<sup>25</sup> La date exacte n'est pas connue. Lorsqu'il se marie en 1792, il est dit qu'il vit à Lons-le-Saunier depuis environ 10 ans. Par ailleurs, il a été commis chez ROBERT à Bourg-en-Bresse pendant 13 ans. En partant de l'hypothèse qu'il a commencé à travailler pour ROBERT vers l'âge de 12/13 ans, soit en 1770 ou 1771, cela place son installation à Lons vers 1783 ou 1784.

<sup>26</sup> op. cit. : *Chapitre IV – De la contrebande à la boutique* (pp. 73-86).

<sup>27</sup> Testament devant M<sup>e</sup> JOUBERT, Le Noyer (1E2300). Les autres frères obtiennent 100 livres et le fils aîné, Dominique (16), est institué légataire universel.

qu'Antoine sera toujours le guide de ses deux frères aînés, Pierre et Jean-Baptiste, qui suivront sa trace<sup>28</sup>.



Lons, maison d'Antoine Gauthier (photo J. M. Barféty)

À Lons, Antoine GAUTHIER est libraire dans la rue du Commerce, la célèbre artère commerçante de la ville, avec ses arcades qui protègent les passants de la pluie. Le 20 mars 1792, il épouse Bernardine GIRARDON, fille d'un charpentier de Lons. Au passage, signalons qu'une autre famille du Champsaur, les BAILLE, de Saint-Michel-de-Chaillol, s'était installée à Lons à peu près à la même époque. Un des BAILLE épousera la sœur de Bernardine<sup>29</sup>.

(À suivre)

<sup>28</sup> La vie du libraire Victor LAGIER est assez semblable. Il fera aussi venir auprès de lui ses frères Pierre, Joseph et Fidèle, en leur faisant bénéficier de son expérience et de son implantation locale à Dijon.

<sup>29</sup> Sur cette famille, voir l'étude du D<sup>r</sup> BONJEAN, *Une famille de commerçants et de banquiers à Lons-le-Saunier au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Baille*, in "Bulletin de la Société d'Emulation du Jura, 1981-1982", pp. 417-446. Originaire de Saint-Michel de Chaillol, les 4 frères BAILLE s'installent à Lons à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, laissant le frère aîné au pays. D'abord commerçant, l'un d'entre eux, Jean-François BAILLE (1759-1842) devient banquier. À la génération suivante, on retrouve des professions libérales (avocats, médecins), puis des militaires.

# L'ascendance haut-alpine de Willy (*suite*)

Jean-Marc Barféty (05)

Le libraire Robert, avec Jean-Baptiste et Pierre GAUTHIER, poursuivent leur activité à Bourg-en-Bresse rue Notre-Dame. Pendant la Révolution, ils se font quelques fois éditeurs sous la dénomination Robert & Gauthier<sup>30</sup>. Jean-Baptiste GAUTHIER se marie avec la fille d'un officier de santé de Lent, près de Bourg, Charlotte JACQUEMIN. Leur premier fils, né le 5 janvier 1795, est prénommé Washington. Probablement peu familier avec ce nom étranger, l'officier d'état-civil a préféré une orthographe phonétique : Vazinston. Un peu auparavant, en mai 1793, Antoine GAUTHIER appelle son fils aîné Jean-Baptiste L'égalité. Le choix de ces prénoms est une preuve, ou tout du moins une présomption, des idées politiques des deux frères, acquis aux idéaux de la Révolution.

Robert & Gauthier transfèrent leur activité de libraire à Lyon, vers 1795/1796<sup>31</sup>. Installés au 11 de la Grande-Rue Mercière, dans le centre de Lyon, ils développent une activité plus importante d'éditeur. On trouve 8 titres publiés à Lyon sous leur raison sociale Robert et Gauthier, entre 1797 et 1804. Ce sont surtout des éditions locales de titres anciens (*La Pratique du jardinage, Abrégé de l'Histoire romaine de Rollin, Méthode abrégée et facile pour apprendre la géographie (dite de Crozat), Exercices de piété pour tous les jours de l'année*). Il y a une seule édition originale.

Entre 1804 et 1810, Jean-Baptiste GAUTHIER part rejoindre son frère Antoine à Lons le Saunier. Pierre GAUTHIER, l'autre frère, semble suivre. On ne sait ensuite rien de lui. En ce début de XIX<sup>e</sup> siècle, Antoine et Jean-Baptiste sont libraires à Lons, dans un immeuble du 77 rue du Commerce (aujourd'hui 63) qu'Antoine a acheté à la fin de 1803. Jean-Baptiste meurt le 28 mars 1816. Quant à Antoine GAUTHIER, il atteint l'âge respectable de 80 ans et meurt à Lons le 25 mars 1839. La famille était maintenant entièrement consacrée au livre. Les deux fils d'Antoine, Jean-Baptiste<sup>32</sup> et Léandre<sup>33</sup> s'engagent dans des opérations de grandes envergures. D'abord libraires à Besançon (Léandre à partir de 1821) et Paris (Jean-Baptiste à partir de 1822), mais aussi imprimeurs à Besançon depuis 1820, les deux frères fondent en janvier

1827 une société à Besançon pour l'impression d'ouvrages, projet de grande envergure qui obtient le soutien de 30 actionnaires. Après quelques aléas, la société disparaît définitivement à la fin des années 1830, sous la direction de Léandre, Jean-Baptiste étant mort en 1832. A un moment donné, la société *Gauthier & C<sup>ie</sup>* employait 1 000 personnes. En 1828, elle produisait annuellement entre 180 000 et 200 000 volumes, en 1834, 300 000 volumes in-8 et 500 000 volumes in-12, essentiellement des livres religieux. Le jeune Pierre-Joseph PROUDHON y a travaillé comme correcteur de novembre 1827 à mars 1830. Ce qui lui a donné l'occasion de rencontrer Charles FOURIER qui y faisait imprimer *Le nouveau monde industriel* en 1829. Léandre poursuit une activité de libraire à Paris à partir de 1843 jusqu'à une date indéterminée. Les deux sœurs de Jean-Baptiste et Léandre sont aussi dédiées au livre. Caroline épouse un employé de la recette générale de Lons, Jean-Louis LACROIX, qui devient libraire à Paris en 1829, correspondant de ses beaux-frères dont il écoule la production<sup>34</sup>. La dernière sœur, Pauline, reste à Lons où elle prend la succession de son père Antoine GAUTHIER à la librairie du 63 rue du Commerce. Avec sa belle-sœur (et cousine germaine) Jeanne GAUTHIER, elles tiennent la librairie jusqu'à la fin des années 1870<sup>35</sup>. Sous la raison sociale de *Gauthier sœurs & Cie*, elles éditent de nombreux ouvrages religieux. A la génération suivante, toujours à Lons, Charles GAUTHIER<sup>36</sup>, seul fils de Jean-Baptiste GAUTHIER et Jeanne GAUTHIER, s'associe avec son beau-frère César POCHE pour fonder avant 1861 une société, sous le nom de Gauthier frères, pour l'imprimerie, la librairie et la lithographie. La société est dissoute en 1880, soit une centaine d'années après l'arrivée du grand-père Antoine GAUTHIER à Lons comme libraire.

## Jean-Etienne GAUTHIER, neveu, à Lons-le-Saunier.

<sup>34</sup> Née à Lons-le-Saunier le 4/8/1794, elle épouse le 7/12/1813 Jean-Louis LACROIX, de Poligny (Jura). En 1829, il devient libraire à Paris, 16 rue Serpente. Elle meurt à Paris le 11/10/1839. Son mari lui survit quelques années jusqu'à son décès à Paris le 9/5/1851. Un de leur fils, Louis, sera libraire à Dreux (Eure-et-Loir) après son mariage avec la fille et petite-fille de libraire Eugénie Louise AUDIGER.

<sup>35</sup> Pauline GAUTHIER est née à Lons-le-Saunier le 3/4/1801. Elle y est morte célibataire le 20/10/1871 après une vie entièrement consacrée à la librairie. Jeanne GAUTHIER, sa cousine germaine et belle-sœur, est née à Lyon le 9/9/1798. Elle est morte à Lons-le-Saunier le 15/2/1878. Elles sont aidées dans leur commerce de librairie par Charlotte JACQUEMIN, la mère de Jeanne, jusqu'à son décès à l'âge avancé de 93 ans le 9/1/1868.

<sup>36</sup> Né à Lons-le-Saunier le 13/9/1828 et mort dans la même ville le 23/8/1903. Sa sœur Céline GAUTHIER, née à Besançon 18/7/1831 et morte à Lons-le-Saunier le 29/4/1879, épouse César POCHE, médecin à Lent (Ain).

<sup>30</sup> En 1790, avec la veuve CHARMET de Besançon, il donne une édition d'une pièce de théâtre de BLANQ-DESISLES : *Zélénie ou L'orpheline américaine, Comédie en trois actes et en prose*.

<sup>31</sup> La première mention avérée de la présence de Pierre et Jean-Baptiste GAUTHIER à Lyon est en juillet 1797.

<sup>32</sup> Né à Lons-le-Saunier le 1/5/1793, il est mort à Lons-le-Saunier le 8/5/1832. Il a épousé le 19/12/1827 Jeanne GAUTHIER, sa cousine germaine, fille de Jean-Baptiste GAUTHIER et Charlotte Jacquemin.

<sup>33</sup> Né à Lons-le-Saunier le 28/2/1797, il vit à Paris en 1874. Son décès n'est pas connu.

Revenons en arrière. L'aîné des frères GAUTHIER de Lons-le-Saunier, Dominique GAUTHIER (16), resté au Noyer, avait deux fils. Selon le schéma classique, l'aîné, Dominique Laurent, reste au village pour assurer la continuité familiale, tandis que le cadet, Jean-Etienne (8), né le 7 octobre 1772 rejoint son oncle Antoine GAUTHIER à Lons-le-Saunier<sup>37</sup>. En revanche, il sera surtout imprimeur, activité qu'il exerce déjà en 1796. En octobre 1796, il épouse la fille d'un commerçant savoyard, Antoinette MERMET (9), originaire de Beaufort, en Savoie<sup>38</sup>. Ils ont un fils unique, Frédéric GAUTHIER (4), né à Lons le 10 novembre 1797.



La maison Gauthier au Noyer

Jean-Etienne GAUTHIER a édité et imprimé de très nombreux ouvrages. La raison sociale représente bien l'histoire familiale avec le passage de relais entre le père et le fils vers 1820. De l'an VIII (1800) jusqu'en 1819, sa raison sociale est *J.-E. Gauthier* ou, le plus souvent, *Gauthier neveu*, ce qui permet de le distinguer de ses oncles libraires. Dans les années 1818-1819, on trouve la raison sociale *Gauthier neveu (Gauthier père et fils)*, preuve qu'il commence à associer son jeune fils. Puis à partir de 1820, elle devient *Gauthier père et fils*, jusqu'au transfert de l'activité du père au fils le 20 juin 1826. Comme souvent à l'époque, en plus d'être imprimeur, il exerçait l'activité de libraire, probablement pour écouler sa production<sup>39</sup>. Jean-Etienne GAUTHIER est mort à Lons-

le-Saunier le 4 novembre 1831 dans la maison du 44 rue du Commerce où se trouvait son activité.

À la différence de son père, Frédéric GAUTHIER ne sera qu'imprimeur, mais avec une production importante pendant toute la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'activité de librairie est dévolue à un cousin germain, Joseph ESCALLE<sup>40</sup>, venu de la Motte-en-Champsaur et installé libraire à partir de 1822, au 44 rue du Commerce. Parmi la très vaste production de Frédéric Gauthier, il y avait de nombreux ouvrages de colportage, des livres de religion : *Dieu soit béni !* (40 000 exemplaires), *Les Heures de Notre-Dame* (d'EINSIEDELN), pour le compte de Joseph ESCALLE, etc., des publications officielles (*Annuaire du Jura*, dont Joseph ESCALLE est dépositaire), les volumes de la *Société d'Émulation du Jura*. Il est aussi gérant d'un journal, *La Sentinelle du Jura*, journal politique et administratif, paraissant 3 fois par semaine, dont il restera propriétaire jusqu'en 1862. En 1861, il cède sa librairie à Henri DAMELET. Il a aussi fait fonction de maire de Lons-le-Saunier en 1847-1848 en tant que premier adjoint, puis conseiller municipal, en 1860. Il était président du tribunal de commerce. Il est mort à Lons-le-Saunier le 6 janvier 1862.

Le 2 septembre 1824, à Besançon, Frédéric GAUTHIER (4) épouse Pauline VILLARS (3), la petite fille du botaniste Dominique VILLARS. Elle vit alors à Besançon, avec son père, Dominique VILLARS, médecin militaire. La famille VILLARS avait quitté Le Noyer dans les Hautes-Alpes vers 1780. Pour sa part, Jean-Etienne GAUTHIER en était parti au début des années 1790. Malgré cela, les deux familles ont su garder suffisamment de liens, en dépit des vicissitudes de la vie, pour qu'un mariage entre elles soit possible, quarante ans après qu'elles se soient séparées. C'est la preuve de la solidité des liens entre "pays", entre familles. Deux lignés, qui ont chacune réussi à leur façon, unissent leur destin.

Du mariage de Frédéric GAUTHIER et Pauline VILLARS naît le 31 mars 1828 Jean-Albert GAUTHIER. Poursuivant l'ascension sociale de la famille, il intégrera l'École polytechnique, dont il sort en 1850. Destin courant de la "stratégie" des lignées bourgeoises qui consolident leur

<sup>37</sup> Sa présence est attestée en mai 1792, comme parrain de la fille aînée de son oncle Antoine. Il a alors 19 ans.

<sup>38</sup> C'est peut-être à cause de cela qu'il est généralement dit que la famille GAUTHIER est d'origine savoyarde, au lieu de dauphinoise. Une autre raison est la confusion commune entre la Savoie et le Dauphiné pour ceux qui sont peu familiers des provinces anciennes.

<sup>39</sup> Le grand relieur BAUZONNET, dont les reliures sont plus connues sous la signature Trautz-Bauzonnet, a fait 4 ans d'apprentissage chez Jean-Etienne GAUTHIER de 1812 à 1816. Il était né à Dôle en 1794. Comme beaucoup de libraires de l'époque, Jean-Etienne GAUTHIER devait avoir aussi une activité de relieur, afin de présenter les livres déjà reliés à ses clients. C'était un usage courant. On a vu que le libraire GERLACHE à

Metz dans les années 1770 incluait le matériel de reliure parmi ses coûts d'installation.

<sup>40</sup> Joseph ESCALLE, fils de Joseph ESCALLE et Rose GAUTHIER, elle-même sœur de Jean-Etienne GAUTHIER, est né à la Motte-en-Champsaur le 22/8/1797. Il est mort à Lons-le-Saunier le 21.12.1871. Il sera libraire jusqu'à la fin des années 1850. Son fils Arthur lui succède quelques années. Comme son cousin Frédéric GAUTHIER, il a épousé une petite-fille de Dominique VILLARS, Julie FAURE (1804-1879). Sur Frédéric GAUTHIER et Joseph ESCALLE, les deux références sont : *Le livre et la lecture dans la région lédonienne (1700-1850)*, par Michel VERNUS, "Société d'Émulation du Jura", 1985, et *Dictionnaire biographique du département du Jura*, de Max ROCHE et Michel VERNUS.



position en investissant dans l'éducation, concrétisant leur ascension par le diplôme d'une école prestigieuse.

En juillet 1859, il obtient l'autorisation d'adjoindre Villars à son patronyme, pour relever ce nom qui n'était plus illustré par aucun descendant mâle. C'était une demande de son grand-père Dominique VILLARS. En s'appelant désormais GAUTHIER-VILLARS, il concrétisait dans son nom l'union de ces deux lignées champsaures du Noyer.

En 1864, suivant en cela la tradition familiale, il achète l'imprimerie Bachelier, à Paris, spécialisée dans le livre scientifique. En lui donnant une ampleur incomparablement supérieure, Jean-Albert en fera la principale maison d'édition scientifique et plus particulièrement mathématique, en France, jusqu'à nos jours<sup>41</sup>.

Jean-Albert GAUTHIER-VILLARS est le père d'Henry, le futur Willy, né chez sa grand-mère à Villiers-sur-Orge (Essonne) le 10 août 1859.

### La fin de la famille GAUTHIER au Noyer.

La branche aînée des GAUTHIER était restée au Noyer, représentée par le fils aîné Dominique (16), qui gère le domaine des Evarras, jusqu'à son décès en 1820. Suivant en cela aussi la tradition familiale, son fils aîné, Dominique-Laurent (1767-1849) a assuré la continuité de la famille au Noyer tandis que l'autre fils, Jean Étienne (8), a rejoint ses oncles à Lons-le-Saunier, comme on l'a vu précédemment.



Lons, maison de Jean Étienne GAUTHIER  
(photo Jean Marc Barféty)

<sup>41</sup> L'histoire de la maison d'édition Gauthier-Villars a été retracée dans une plaquette anonyme à l'occasion du centenaire de la maison. Elle serait l'œuvre de Jacques GAUTHIER-VILLARS, fils de Willy. Les origines de la famille sont à peine abordées.

Le dernier rejeton de cette famille est Dominique-Laurent GAUTHIER, fils du précédent, né en 1795<sup>42</sup>. Avec lui, la famille quitte son statut de propriétaire-cultivateur pour accéder à la bourgeoisie. Première étape, il est nommé conseiller de la préfecture des Hautes-Alpes en août 1825<sup>43</sup>. Son dossier de candidature porte l'appréciation suivante : "Mr Gautier est un homme instruit, zélé, très dévoué au roi et à son auguste famille". Il est qualifié de "étudiant et propriétaire" et son revenu annuel est estimé à 3 000 francs. Probablement remplacé dans son poste de conseiller de préfecture par Théodore GAUTHIER, l'historien de Gap, en 1832, il est nommé conseiller général des Hautes-Alpes en 1833. Entre temps, il a été notaire à La Motte en Champsaur avec son cousin Auguste ESCALLE<sup>44</sup>. Son ascension sociale se concrétise par son mariage en 1819 avec Honorine DE BARDEL, d'une famille ancienne et prestigieuse des Hautes-Alpes<sup>45</sup>, probablement assez désargentée. En janvier 1835, il achète conjointement avec son cousin-germain Frédéric GAUTHIER (4) de Lons-le-Saunier une très importante propriété à Ribiers, dans les Hautes-Alpes, qui s'étend sur plus de 50 hectares sur le bord du Buëch. Nous ne savons pas ce qui a amené Frédéric GAUTHIER à renouer avec le pays de ses ancêtres. C'est tout de même la preuve que malgré la distance, les liens étaient encore suffisamment forts entre les deux branches de la famille pour que les cousins germains envisagent des investissements conjoints, car il s'agissait très probablement d'investissement, même si l'objet nous en est inconnu.

Dominique-Laurent GAUTHIER meurt prématurément à Gap le 23 avril 1837, sans enfants. Son testament est une nouvelle preuve des solidarités familiales et des stratégies d'accumulation de fortune. Ayant lui-même hérité de son père et de son grand-père l'ensemble des biens fonciers au Noyer, il institue le même Frédéric GAUTHIER comme légataire universel. En effet, celui-ci est le seul à encore porter le nom de GAUTHIER et son ascension sociale parallèle est à même de relever dignement le nom des GAUTHIER. Pourtant, en cette année 1837, Frédéric

<sup>42</sup> Son père, Dominique Laurent GAUTHIER, avait épousé Rosalie BRESSON, de cette famille Bresson dont on a parlé à propos de la famille Villars. Dominique Laurent se trouvait ainsi le cousin germain de Frédéric GAUTHIER et le cousin de sa femme Pauline VILLARS.

<sup>43</sup> Dossier 2M12.

<sup>44</sup> Auguste ESCALLE (1806-1858), fils de Rose GAUTHIER et Joseph ESCALLE, et donc frère du libraire ESCALLE de Lons-le-Saunier a été notaire à La Motte-en-Champsaur de 1828 à 1842, puis à Gap jusqu'à son décès. Comme son cousin, il était membre du conseil général des Hautes-Alpes. Il a épousé Joséphine ACHARD de Marseille, de la famille BRESSON, et cousine de la famille VILLARS.

<sup>45</sup> Ancienne famille seigneuriale de Méreuil, Montrond, Théus, Rémollon. L'ancêtre le plus ancien vivait au XV<sup>e</sup> siècle. Selon la tradition, l'origine de la famille serait chevaleresque et provençale, arrivée en Dauphiné par le mariage de Guillaume DE BARDEL en 1520 (*Armorial haut-alpin*, J. GROSIDIER DE MATONS, p. 146)

GAUTHIER n'a jamais connu Le Noyer, son père en est parti il y a près de 50 ans. Néanmoins, malgré la distance, la solidarité fonctionne.

Le domaine du Noyer dont hérite Frédéric GAUTHIER représente une superficie de 21,5 hectares<sup>46</sup>, surface importante pour l'époque. Il inclut bien évidemment la maison familiale. L'ensemble du domaine sera peu à peu vendu à partir de 1838. Dominique VILLARS fils sera le représentant de son gendre dans les transactions. Il revenait ainsi pour quelques mois au pays natal, alors qu'il en était parti depuis 1786. La maison familiale est vendue en août 1838, marquant ainsi la rupture définitive de la famille GAUTHIER avec le pays natal<sup>47</sup>. Le domaine de Ribiers sera peu à peu démantelé dans les années 1840. Le lien de la branche GAUTHIER de Lons-le-Saunier avec les Hautes-Alpes est alors définitivement rompu. Deux générations plus tard, mais seulement quelques dizaines d'années après, c'est déjà du domaine du passé pour Willy.

### Origine de la famille Para et de son installation dans le Champsaur

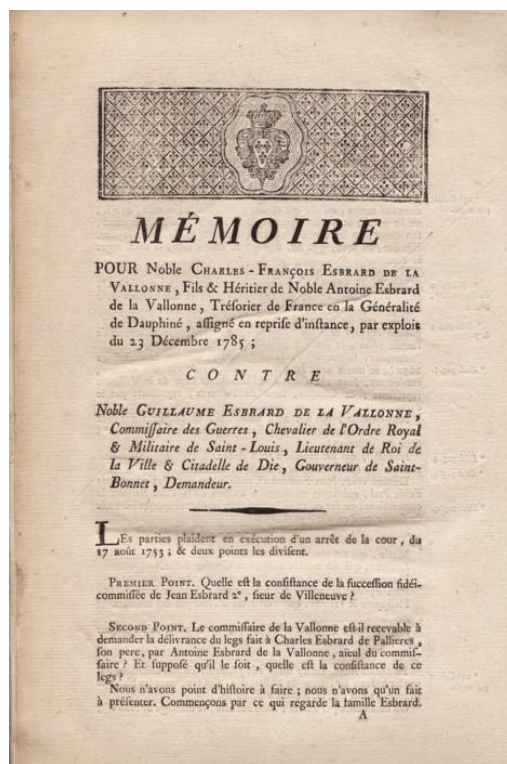
Remontant dans l'arbre généalogique de Willy dans les Hautes-Alpes, intéressons-nous maintenant à Madeleine PARA (17), l'épouse de Dominique GAUTHIER, du Noyer, mère de Jean-Etienne, grand-mère de Frédéric GAUTHIER et donc arrière-grand-mère de Jean-Albert GAUTHIER-VILLARS. Elle était issue d'une famille notable de Chabottes, autre village du Champsaur. Dans cette généalogie, on rencontrera un jésuite philosophe et scientifique, le père PARA DU PHANJAS, une famille notable du Dauphiné, les ESBARD DE LA VALLONNE et une lignée noble de Bresse, les VAUGRIGNEUSE.

Les PARA sont originaires de Sigoyer, au sud de Gap. Le premier PARA connu, Antoine PARA, s'allie en 1700 avec Dimanche BRUNET-BLOCARD, d'une famille gapençaise qui a compté des notaires aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles et un maire de Gap au XIX<sup>e</sup> siècle, Laurent Jean BRUNET-BLOCARD, qui dirigea la ville de 1856 à 1865. Leur fils unique, François PARA est né à Gap le 20 août 1701. Il a eu pour parrain François FAURE, son oncle par alliance, époux de la sœur de Dimanche BRUNET-BLOCARD, Catherine. Ce parrainage n'est probablement pas étranger à l'arrivée de François PARA dans le Champsaur. En effet, en juin 1721, il épouse Catherine FAURE, fille de Jean-Baptiste FAURE et Rose GALLAND, du hameau du Fangeas à Chabottes. Il se trouve que la

marraine de Catherine FAURE, née le 11 février 1705, est justement sa tante par alliance, Catherine BRUNET, épouse de François FAURE. Comme le couple François FAURE-Catherine BRUNET n'a pas eu d'enfant, faut-il imaginer qu'en favorisant le mariage de leurs filleuls, ils se constituaient une forme de descendance ? Cela expliquerait que François PARA ait pu s'implanter à Chabottes et rapidement devenir un notable, au point d'être même qualifié de bourgeois. À la génération suivante, François FAURE et Catherine BRUNET seront le parrain et la marraine de leur fils aîné François PARA, le futur jésuite.

Avant de continuer sur la famille PARA, un mot sur cette famille FAURE.

### La famille FAURE et la famille ESBARD DE LA VALLONNE.



Mes recherches ne m'ont pas permis de rassembler beaucoup d'éléments sur la famille FAURE. Ce que je sais, c'est qu'elle était implantée au hameau du Fangeas, au-dessus de Chabottes, sur la route qui mène à Saint-Michel-de-Chaillole. Le premier ancêtre connu, François FAURE, devait être suffisamment "installé" pour pouvoir épouser Anne ESBARD<sup>48</sup>, fille de Jean ESBARD, notaire

<sup>46</sup> Dans le village voisin de La Motte-en-Champsaur, sur 116 propriétaires, le plus important possède 23,6 hectares et seuls 9 propriétaires possèdent plus de 10 hectares.

<sup>47</sup> Sur l'importance de la maison comme signe tangible de la continuité et de l'enracinement familiale, du lignage, on peut se référer à une excellente étude : *La maison du père. Famille et village en Haute-Provence aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.*, d'Alain COLLOMP, PUF, 1983. L'étude porte sur la Haute-Provence, mais le contexte du Champsaur nous semble très proche.

<sup>48</sup> François FAURE est né vers 1616 et est mort à Chabottes le 2.10.1681. Anne ESBARD est née vers 1634 et a été inhumée à Chabottes le 17.3.1706. Ils se sont mariés vers 1655. La grand-mère d'Anne ESBARD, Lucrette (Lucrèce) EYRAUD, épouse de Jean MAZET La Motte, était d'une famille de notaires de Saint-Bonnet, sœur de Jean EYRAUD du Molard, premier huissier au Parlement de Grenoble, anobli en 1651, père de 3 fils et 2 filles. Le fils aîné devint commissaire des guerres, le second capitaine

à Saint-Bonnet<sup>49</sup>, lui-même issu d'une lignée de notaires champsaurins, originaire de Pisançon, sur la commune de Bénévent-et-Charbillac. À partir de Jean ESBARD, la famille entamera une ascension sociale qui mènera certains jusqu'à la noblesse. C'est Jean ESBARD (né vers 1619, mort à Grenoble le 27 août 1693), frère aîné d'Anne ESBARD, qui a constitué la fortune de la famille par l'affermage de la dîme, le sous-affermage de droits seigneuriaux, surtout dans le Champsaur (Le Noyer et Le Glaizil) et, avec son frère Antoine, à Grenoble et dans le pays de Sassenage. Vers 1650, il quitte le Champsaur, où il avait de nombreux biens à Villeneuve, hameau de Poligny. Il sera parfois appelé ESBARD sieur de Villeneuve<sup>50</sup>. Il s'installe à Grenoble où il est huissier, charge qu'il revend en 1652, conseiller du roi et enfin assesseur en la mairie de Grenoble. Célibataire, il lègue sa fortune à son frère Antoine ESBARD DE LA VALLONNE, avec quelques legs à ses frères et sœurs et neveux. Antoine ESBARD, qui a pris le nom de la Vallonne à une date inconnue, s'installe à Villard-de-Lans comme notaire. Il devient le plus gros propriétaire foncier de Villard-de-Lans. Avec son frère, il fait construire une maison 9 rue de Bonne à Grenoble. Un frère, Isaac<sup>51</sup>, est resté comme notaire dans le Champsaur. La famille ESBARD DE LA VALLONNE se divisera en deux branches principales, qui se sont toutes éteintes. La première branche, restée grenobloise, se termine avec le décès de Charles-François ESBARD DE LA VALLONNE à Grenoble le 13 avril 1808. Avant la Révolution, il était trésorier de France. L'autre branche s'éteint avec le décès de Guillaume ESBARD DE LA VALLONNE, commissaire des guerres, lieutenant du roi à Die et gouverneur à Saint-Bonnet, qui partage sa résidence entre Montélimar et Villeneuve, sur la commune de Poligny, où la famille a gardé des biens. Il y est mort le 24 juillet 1791. Visiblement d'esprit très chicanier, les ESBARD DE LA VALLONNE se sont fait des procès interminables pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle à propos du testament de Jean ESBARD, du 7 juillet 1690,

---

au régiment de Valavoire, le troisième, M. DE SAINT-MARCEL, conseiller au parlement du Dauphiné.

<sup>49</sup> Sur cette famille, il y a plusieurs sources, qui ne sont pas cohérentes entre elles. La meilleure étude est *Une grande famille du Val de Lans du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, les Esbrard de la Vallonne*, par François BONNET, dans *Les cahiers du Pueil*, n° 2. *Généalogie et Histoire locale Villard-de-Lans*, 1995 (pp. 15-32). Elle s'appuie sur des recherches généalogiques dans l'Isère et l'utilisation des mémoires judiciaires dont on va parler. On trouve aussi des notices dans l'*Armorial haut-alpin* (p. 369), de Jean GROSDDIER DE MATONS, avec une généalogie des premières générations totalement différente, et dans l'*Armorial de Dauphiné* (p. 306-307), de G. RIVOIRE de la Bâtie. Ces deux dernières notices privilégient l'orthographe Hébrard ou Hesbrard.

<sup>50</sup> Selon Joseph ROMAN, le fief de Villeneuve était dans la famille HÉBRARD depuis 1650, par héritage (de qui ?). *Tableau historique des Hautes-Alpes*. Tome I (p. 84).

<sup>51</sup> Prénom biblique qui peut laisser penser qu'il s'agit d'une famille protestante.

donnant lieu à l'échange de nombreux mémoires judiciaires ou factums. L'un d'entre eux, rédigé vers 1786 au profit d'une des deux branches, est un lourd in-folio de plus de 600 pages qui représente une mine de renseignements sur l'histoire de cette famille<sup>52</sup>. On y trouve d'abord de nombreux renseignements généalogiques, impossibles à trouver ailleurs suite à la disparition des registres. C'est aussi une mine d'informations sur la vie quotidienne, avec, par exemple, la reproduction de l'inventaire des meubles de Jean ESBARD en 1658 dans sa maison de Villeneuve, à Poligny. Cela nous permet de voir comment vivait un notable provincial en pleine ascension. La plus grande partie de ce mémoire concerne les dettes et surtout les créances héritées de Jean ESBARD. On y touche du doigt le processus de création des fortunes à base de prêts/emprunts, qui permet aussi de tisser un réseau de clients et d'obligés. Un autre étonnement est la mémoire que l'on garde, presque 100 ans après les faits, de créances au montant dérisoire. Par exemple, dans ce factum, on discute encore sur la paille et les récoltes engrangées au moment du décès du testateur.

Pour revenir à la famille FAURE, François FAURE et Anne ESBARD ont eu de nombreux enfants. Parmi eux, Honoré FAURE a été l'homme d'affaire de son oncle Jean ESBARD à Villeneuve. Un autre, Antoine FAURE (1666-1751), succéda à son oncle Antoine ESBARD DE LA VALLONNE comme notaire à Villard-de-Lans. Enfin, Jean-Baptiste FAURE, marchand, épousa Rose GALLAND de Chabottes, dont il eut, entre autres, Catherine FAURE, épouse de François PARA.

### La famille PARA

François PARA (34) et Catherine FAURE (35) ont eu de nombreux enfants, dont la majorité a vécu, certains mourant à des âges avancés (tous sont nés à Chabottes) :

- François, né le 6 novembre 1722, mort à Chabottes le 21 novembre 1722.

- François, baptisé le 15 février 1724 (le jésuite, voir ci-dessous).

- Marie, baptisée le 15 octobre 1726, épouse Pierre MARTIN, de Valserres.

- Pierre, baptisé le 3 septembre 1728, qui assure la continuité de la famille à Chabottes. Il y est mort le 14 mai 1812. (À suivre)

---

<sup>52</sup> *Mémoire pour Noble Charles-François Esbrard de la Vallonne, Fils & Héritier de Noble Antoine Esbrard de la Vallonne, Trésorier de France en la Généralité de Dauphiné, assigné en reprise d'instance, par exploit du 23 décembre 1785 Contre Noble Guillaume Esbrard de la Vallonne, Commissaire des Guerres, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Lieutenant de Roi de la Ville & Citadelle de Die, Gouverneur de Saint-Bonnet, Demandeur*. Grenoble, Imprimerie Vve GIROUD & fils, sd [ca. 1786], in-folio (365 x 245 mm), 604 pp.



# L'ascendance haut-alpine de Willy (*suite et fin*)

Jean-Marc Barféty (05)

- Noël, baptisé le 25 décembre 1730.
- Anne, baptisée le 27 avril 1733, inhumée à Chabottes le 21 août 1750.
- Vincent Auguste, baptisée le 17 janvier 1733.
- Antoine, né le 12 juin 1737, clerc tonsuré, inhumé à Chabottes le 29 avril 1760.
- Laurent, baptisé le 29 mai 1740, mort célibataire à Chabottes le 22 octobre 1826, appelé le Cadet PARA.
- Catherine, baptisée le 14 novembre 1742, épouse Joseph GIRAUD, de Cluses-en-Dévoluy.
- Magdeleine, baptisée le 31 mars 1745, épouse Dominique GAUTIER du Noyer.

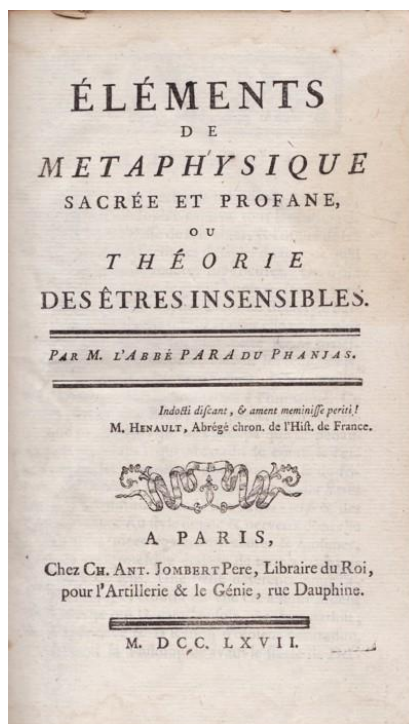
François PARA était châtelain de Chabottes, c'est à dire le représentant local du seigneur dans la communauté. Il est parfois qualifié de bourgeois et de marchand. Il est mort à Chabottes le 23 décembre 1776.

Le fils aîné, François PARA<sup>53</sup>, vite repéré par sa précocité intellectuelle, est élève au collège des jésuites d'Embrun. Il est reçu novice dans la compagnie de Jésus le 16 septembre 1742 à l'âge de 18 ans. Il est ensuite professeur de philosophie à Embrun, Marseille, Grenoble et Besançon. Il fonde dans cette ville un cours de philosophie. Après la suppression de l'ordre, en 1764, il se fixe à la maison de la Madeleine à Paris. Il fréquente le cercle de Madame Adélaïde, la tante du roi, qui lui constitue une rente. Il meurt à Paris le 7 août 1797.

Dès la publication de son premier ouvrage, en 1767, il prit le nom de PARA DU PHANJAS, nom sous lequel il est passé à la postérité. On voit bien que la forme "Phanjas" permet de faire oublier l'étymologie transparente de *Fangeas*, qui sentait trop son terroir. Pour ne pas en rester là, depuis que MICHAUD a rapporté dans sa *Biographie universelle* qu'il était né au "château du Phanjas", cela a été repris par tous les dictionnaires biographiques. En réalité, sa maison natale n'est qu'une grosse ferme, située au-dessus de Chabottes. Voilà comment on écrit l'histoire !

Il laisse une œuvre extrêmement importante dans le domaine des sciences et de la philosophie. Son premier ouvrage est un traité de philosophie, publié à Besançon en

1767 : *Éléments de métaphysique sacrée et profane ou Théorie des êtres insensibles*. Selon F. ALLEMAND, "le philosophe eut toujours pour cette première œuvre une



préférence marquée sur toutes ses autres. Il ne cessa toute sa vie de la revoir, de la développer, de l'améliorer". C'est ainsi que ce livre a fait l'objet d'une deuxième édition revue et augmentée, au titre inversé : *Théorie des êtres insensibles ou cours complet de métaphysique sacrée et profane mise à la portée de tout le monde*, Paris, Cellot Jombert, 1779, 3 volumes, in-8°.

En 1763, il fait aussi paraître son cours au collège de

Besançon : *Principes de calcul et de la géométrie, ou éléments de mathématiques*. Une 3<sup>e</sup> édition a paru en 1783 chez Jombert, à Paris : *Principes du calcul et de la géométrie ou Cours complet de mathématiques élémentaires, mises à la portée de tout le monde. Troisième édition, augmentée et perfectionnée*.

En 1772, étendant son champ d'action, il s'intéresse à la physique. Il fait alors paraître, toujours chez Jombert à Paris, un ouvrage en 4 volumes : *Théorie des êtres sensibles ou Cours complet de physique spéculative, expérimentale, systématique et géométrique, mise à la portée de tout le monde*. Quelques années plus tard, en 1786, il en donne une nouvelle édition, complétée d'un 5<sup>e</sup> volume : *Théorie des nouvelles découvertes en genre de Physique et de Chymie, pour servir de supplément à la Théorie des Êtres Sensibles, ou au cours complet & au cours élémentaire de physique*.

Parmi les autres titres de sa bibliographie, on peut citer ces autres ouvrages, témoignage de la diversité de ses talents et intérêts :

- *Les principes de la saine philosophie conciliés avec ceux de la religion, ou La philosophie de la religion, par l'auteur de la "Théorie des êtres sensibles"*, Paris, Jombert, 1774.

<sup>53</sup> La notice biographique la plus complète, avec une bibliographie, est celle de l'abbé ALLEMAND, publiée dans le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, année 1905, pp. 204-221. Elle sert de base à sa notice du *Dictionnaire biographique des Hautes-Alpes*. À ma connaissance, il n'existe aucune étude sur la pensée et les travaux du père PARA, en particulier dans le cadre du mouvement des idées de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

- *Tableau historique et philosophique de la religion depuis l'origine des temps et des choses jusqu'à nos jours, par l'auteur de la "Théorie des êtres sensibles"*, Paris, Cellot, 1784.

Tous les ouvrages du père PARA ont fait l'objet de nombreuses éditions qu'il est parfois difficile d'identifier. Il existe une bibliographie relativement complète dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, par Augustin et Aloïs DE BACKER, Liège, 1859 (tome V, pp. 568-570)

Sa pensée se situe clairement en opposition à la philosophie des Lumières. Dès 1767, il aurait prédit l'avènement de la Révolution. Cependant, il a prêté le serment à la constitution exigé au moment de la Révolution. Il s'en est expliqué dans un opuscule : *Discours de l'abbé Para au sujet de son serment civique*.

Enfin, preuve que ce grave personnage n'hésitait pas à taquiner la muse pour se délasser, il fait paraître : *Odes, chants lyriques et autres bagatelles fugitives, par l'auteur de la T.D.E.S*, Paris, Jombert, 1774.

Issu d'une famille de cultivateurs aisés des Hautes-Alpes, il est l'exemple même de l'ascension sociale que permettait la carrière ecclésiastique. Loin de l'image misérabiliste d'une paysannerie pauvre et illettrée, l'histoire personnelle du père PARA est la preuve qu'avant la Révolution, les campagnes françaises abritaient une paysannerie aisée et notable, voire d'une bourgeoisie locale, qui arrivait à pousser ses enfants vers des carrières prestigieuses. Un destin assez similaire est celui de MARMONTEL, qui venait d'un milieu comparable, peut-être un peu plus modeste, à qui une carrière ecclésiastique, certes abandonnée, permit de se constituer le bagage culturel qui lui ouvrit les portes de la littérature et de la renommée.

Le père PARA a évoqué son pays natal et ses parents dans la préface de la *Théorie des êtres insensibles*, édition de 1779.

« Champêtre vallon qu'arrose et divise le Drac, à peine échappé de ses sources montueuses et déjà impétueux et incoercible, riantes prairies de Chabottes et de la Plaine, délicieux coteau du Fanjas, lieux charmants où mes yeux se sont ouverts pour la première fois à la lumière.

« Là s'est formée paisiblement ma tendre enfance, sous les yeux d'une mère chérie qui n'est plus depuis longtemps, mais qui fut toujours le modèle des épouses et des mères, un rare exemple de toutes les vertus sociales et chrétiennes, le cœur le plus sensible et le plus bienfaisant pour les pauvres et les malheureux ; sous les yeux d'un père également chéri, que l'implacable mort vient d'enlever récemment à l'affection de sa famille désolée, et qui fut toujours le tendre ami de ses enfants, les délices de tous ses amis, la lumière et le conseil de ses voisins et de ses compatriotes, et souvent même leur arbitre et leur juge

par la seule autorité que donne la réputation d'intelligence, jointe à celle de droiture et de probité.

« Chère patrie, terre natale, ton image est toujours empreinte dans mon esprit ; ton souvenir intéresse toujours mon cœur. L'espoir de te revoir un jour offre à mon âme attendrie une perspective toujours riante, toujours délicieuse. »

Ce père jésuite est donc un arrière-arrière-grand-oncle de Willy. Il y avait peut-être chez les deux une grande facilité d'écriture, mais les préoccupations sont clairement différentes !

Pour finir avec la famille PARA, remarquons que l'on y retrouve ce que l'on avait déjà constaté dans la famille GAUTHIER. Seul un fils de François PARA et Catherine FAURE assure la continuité au village, Pierre en l'occurrence, alors que les frères suivent leur propre voie. Quant aux filles, elles sont mariées en dehors du village, parfois relativement loin, probablement pour être sûr de trouver des parties qui soient en accord de fortune et de rang avec la famille PARA. C'est ainsi que Madeleine PARA (17) épouse Dominique GAUTIER (16), des Evarras, au Noyer, en 1765. Un des fils, probablement Vincent, est parti à l'Île Maurice, que l'on appelait alors l'Isle de France. Il semble y avoir fait fortune et un de ses neveux y retournera pour prendre sa suite<sup>54</sup>. Un autre frère, Laurent, est resté célibataire à Chabottes. Sur la vie à Chabottes entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, nous avons un témoignage très précieux. Ambroise FAURE, né à Chabottes en 1795 a rédigé ses souvenirs sur la fin de sa vie, à l'usage de sa fille. Ce document était resté inédit jusqu'à sa publication par la Société d'Études des Hautes-Alpes dans son bulletin 2006-2007<sup>55</sup>. Ce document fourmille de renseignements sur la vie quotidienne, sur les gens, les notables, les cultivateurs et le petit peuple. Il donne un bon aperçu de l'éducation d'un jeune Champsaurin au début du XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'il n'existait aucune structure scolaire. La forte volonté des parents d'offrir une éducation à leurs enfants les amenait à trouver toutes les solutions possibles. On voit ainsi un tailleur, Joseph RAMBAUD, de Buissard, faire la classe dans une écurie (p. 29). Le large encadrement de la population par un clergé omniprésent était une des voies offertes à l'introduction de l'instruction dans les campagnes. Ambroise FAURE, qui a profité de cet environnement, est devenu professeur de mathématique et de physique au collège de Gap. Pour revenir à la famille PARA, ces mémoires nous permettent d'avoir un portrait vivant de certaines personnes qui, dans d'autres conditions, nous seraient aujourd'hui totalement

<sup>54</sup> Voir la lettre reproduite in *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, année 1905, p. 220, datée de Lorient en mai 1780.

<sup>55</sup> *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, années 2006 et 2007, Ambroise Faure (1795-1871). *Mémoires d'un Champsaurin*.



inconnues, sauf par les froids actes d'état civil et actes notariés les concernant. Ambroise FAURE rapporte quelques anecdotes sur le père PARA. Il nous fait connaître son frère Pierre, qu'il appelle le père PARA : "Il avait beaucoup d'esprit, plusieurs de ses bons mots sont restés dans le public" (p. 131) et son frère cadet, appelé le Cadet PARA, dont il nous donne ce portrait : "J'ai beaucoup vu son frère, le cadet de toute la famille, que l'on appelait le *Cadet Para*. [...] Le Cadet en avait moins [de l'esprit] et il avait une petite vanité juvénile qui, quelquefois, contrastait avec son grand âge. Il est mort vers 1818 ou 1820, ayant beaucoup plus de 80 ans." (p. 131). Une fille de Pierre est ainsi décrite : "La mère RAMBAUD, née [Thérèse] PARA, grande femme, figure non jolie mais ensemble de physionomie très agréable, très polie." (p. 146).

Nous ne détaillerons pas la postérité de la famille PARA. Elle a gardé jusqu'à aujourd'hui son enracinement dans le Champsaur. Un des derniers représentants, le docteur Jean PARA, a été conseiller général de Saint-Bonnet de 1985 à 1992. Au XIX<sup>e</sup> siècle, un fils de Pierre PARA, Noël PARA a été maire de Chabottes de 1813 à 1826, puis de 1831 jusqu'à sa mort en 1843.

### La famille VAUGRIGNEUSE

Dans sa notice biographique sur le père PARA DU PHANJAS, l'abbé ALLEMAND précise que celui-ci descend de la famille VAUGRIGNEUSE pas sa mère Catherine FAURE (35). Il assure que le fait est attesté, même s'il ne sait pas préciser la parenté. Une simple recherche dans les registres paroissiaux lui aurait permis de répondre à cette question. En effet, Rose GALLAND (71), la mère de Catherine FAURE et donc la grand-mère du père PARA, a épousé en secondes noces François DE LA BROYÈRE, sieur de Vaugrigneuse, le 13 juin 1724, à peine trois mois après le décès de son premier mari, Jean-Baptiste FAURE. Issu d'une famille de la Bresse dont la noblesse est attestée depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, descendant d'un enfant naturel légitimé de Claude VAUGRIGNEUSE, du nom de Palamède, qui fit hommage au duc de Savoie, le 23 février 1563, pour la seigneurie de Turgon, François DE VAUGRIGNEUSE est le fils de noble Ferry DE VAUGRIGNEUSE, écuyer, et de Jeanne MICHALLET, marié (contrat de mariage) à Aromos en Bresse le 29.8.1666. Comment François DE VAUGRIGNEUSE a pu se retrouver à Chabottes (sa présence est attestée dès 1716) ? Il s'agit probablement d'un ancien militaire. Lors de son mariage, il est précisé qu'il a reçu son certificat de liberté. Du mariage de François DE VAUGRIGNEUSE et Rose GALLAND naîtra un fils unique à Chabottes<sup>56</sup>, Melchior DE VAUGRIGNEUSE, le 30 mars 1727. Cet oncle du père jésuite PARA est donc plus jeune que son neveu. Il partira loin de Chabottes. Présent à Marseille, où il se marie en 1756, il épouse en 2<sup>e</sup> noce la fille d'un consul de Candie

(Héraklion en Crète), Joseph DU TEIL, originaire de Forcalquier. Il est lui-même consul d'abord à Candie, puis à La Canée, et à Rosette en Egypte. Il meurt à Forcalquier le 14 septembre 1789. Ses fils feront des carrières militaires. Arnaud Alphonse Joseph, le fils aîné, se trouvait à l'Ecole militaire un an avant BONAPARTE<sup>57</sup>. Un autre fils, Ancelis François Ferréol DE VAUGRIGNEUSE, a été fait chevalier d'Empire par lettres patentes du 29 septembre 1809. Cette famille s'est éteinte par la mort d'Ancelis DE VAUGRIGNEUSE à Paris le 18 avril 1871, pendant la Commune. Ancien officier, démissionnaire après la révolution de juillet 1830, il est d'abord journaliste dans plusieurs publications de marine, puis à la *Quotidienne*, un journal légitimiste. Il finit sa vie comme chancelier de France à Boston et Washington. Il avait épousé Sarah MORRIS STOUT, d'une grande famille américaine. Le nom de VAUGRIGNEUSE a été relevé par la descendance d'une des filles d'Ancelis François Ferréol. Maurice BROCHET a été autorisé par décret du 28 octobre 1952 à porter le nom de BROCHET DE VAUGRIGNEUSE. Il était le fils d'Amédée BROCHET et d'Yvonne Toussaint DE QUIÉVRECOURT (1885-1964) qui est passée à la postérité pour avoir été le grand amour d'Alain-Fournier. Elle sera le modèle de Geneviève dans *Le Grand Meaulnes*.

Il était naturel de finir par un souvenir littéraire cette évocation de l'ascendance haut-alpine de Willy ■



Giovanni Boldini, portrait de Willy l'écrivain Henri Gauthier-Villars

<sup>56</sup> Un premier fils, François Pierre, n'a vécu que 4 ans et demi.

<sup>57</sup> Napoléon BONAPARTE dira de lui "Je l'ai connu honnête homme".

# Ascendance d'Henry Gauthier-Villars

## 1<sup>ère</sup> génération

**1 Henry (Henri Jean Albert) Gauthier-Villars, dit Willy**

° Villiers-sur-Orge (91) 10/8/1859

+ Paris (15<sup>e</sup>) 12/1/1931

x1 Châtillon-Coligny (45) 15/5/1893  
(séparation 13/2/1907, divorce 21/6/1910)

**Sidonie Gabrielle Colette (dite Colette)**

° St-Sauveur-en-Puisaye (89) 28/1/1873

+ Paris 3/8/1954

x2 Paris (15<sup>e</sup>) 15/6/1911

**Marguerite Maniez (dite Meg Villars)**

° Londres 16/6/1885

+ Noirmoutiers (85) 28/8/1960

## 2<sup>ème</sup> génération

**2 Jean-Albert Gauthier-Villars**

° Lons-le-Saunier (39) 31/3/1828

+ Paris (16<sup>e</sup>) 5/2/1898

Imprimeur, Paris

x Paris 28/10/1858

**3 Laure Alexandrine Pottier**

° Paris 8/6/1835

+ Paris 2/12/1904

## 3<sup>ème</sup> génération

**4 Jean Antoine Frédéric Gauthier**

° Lons-le-Saunier (39) 20 brumaire an VI  
(10/11/1797)

+ Lons-le-Saunier (39) 7/1/1862

Imprimeur, Lons-le-Saunier (39)

x Besançon (25) 2/9/1824

**5 Pauline Agnès Joséphine Villars**

° Grenoble (38) 27 floréal an VIII  
(17/5/1800)

+ Lons-le-Saunier (39) 25/8/1882

**6 Henry Pottier**

x

**7 Laure Bouchet**

## 4<sup>ème</sup> génération

**8 Jean Étienne Gauthier**

° Le Noyer (05) 7/10/1772

+ Lons-le-Saunier (39) 4/11/1831

Imprimeur, Lons-le-Saunier (39)

x Lons-le-Saunier (39) 2 brumaire an V  
(23/10/1796)

**9 Antoinette Martinet**

° Beaufort (Savoie) 1769

+ Lons-le-Saunier (39) 28/1/1839

**10 Dominique Villars**

° Le Noyer (05) 21/5/1774

+ Besançon (25) 9/4/1857

Chirurgien major

x Paris 19 prairial an VI (7/6/1798)

**11 Marie Agnès Emilie Dupérou**

° 1780

+ Saumur (41) 1/9/1820

## 5<sup>ème</sup> génération

**16 Dominique Gautier, dit Belin (ou Bellin)**

° Le Noyer (05) 11/11/1744

+ Le Noyer (05) 6/7/1820

Propriétaire, cultivateur, Les Evarras (Le Noyer, 05)

x Chabottes (05) 22/1/1765

**17 Magdeleine Para**

b Chabottes (05) 31/3/1745

+ Chabottes (05) 30/12/1776

**18 Antoine Martinet**

° Beaufort (Savoie) 1745

+ Lons-le-Saunier 27/4/1829

Marchand, Lons-le-Saunier (39)

x

**19 Marguerite Mermet**

**20 Dominique Villars**

° Le Noyer (05) 14/11/1745

+ Strasbourg 27/6/1814

Médecin, botaniste.

x Le Noyer (05) 8/6/1763

**21 Jeanne Disdier**

° Le Noyer (05) 12/12/1745

+ Grenoble 25 messidor an VI (13/7/1798)

**22 François Dupérou**

Commissaire des Guerres

## 6<sup>ème</sup> génération

**32 Jean Gautier, dit Belin (ou Bellin)**

° Le Noyer (05) 10/8/1709

+ Le Noyer (05) 27/7/1759

Laboureur, Les Evarras (Le Noyer, 05)

x Le Noyer (05) 8/10/1736

**33 Agathe Simiand**

° Le Noyer (05) 20/9/1716

+ Le Noyer (05) 18/7/1762

**34 François Para**

° Gap (05) 20/8/1701

+ Chabottes (05) 23/12/1776

Bourgeois et châtelain, Le Fangeas  
(Chabottes, 05)

x Chabottes 17/6/1721

**35 Catherine Faure**

° Chabottes (05) 11/2/1705

□ Chabottes (05) 3/1/1760

**40 Pierre Villar**

° Le Noyer (05) 14/1/1719

+ Le Noyer (05) 10/4/1760

Secrétaire-greffier de la communauté, Le Villard (Le Noyer, 05)

x Le Noyer (05) 29/4/1738

**41 Marguerite Dastrevigne**

° Le Noyer (05) 27/1/1722

+ La Bâtie-Vieille (05) 4/6/1790

**42 Jean Disdier**

° Le Noyer (05) 1/3/1723

□ Le Noyer (05) 27/10/1749

Le Serre (Le Noyer, 05)

x Le Noyer (05) 5/4/1742

**43 Marie Bresson**

° Le Noyer (05) 28/4/1710

+ Le Noyer (05) 7/8/1772

## 7<sup>ème</sup> génération

**64 Claude Gautier, dit Belin (ou Bellin)**

° 1664

+ Le Noyer (05) 23/12/1740

Cultivateur et marchand, Les Evarras (Le Noyer, 05)

x

**65 Madeleine Joubert**

° 1667

+ Le Noyer (05) 1/2/1730

**66 Jacques Simiand**

° 1687

+ Le Noyer (05) 16/10/1717

Lacoue (Le Noyer, 05)

x CM 8/3/1708

**67 Jeanne Meyer**

° 1686

+ La Fare (05) 14/11/1766

**68 Antoine Para**

° 1674

+ Gap (05) 11/11/1701

Ménager

x Gap (05) 27/6/1700

**69 Dimanche Brunet-Blocard**

° 1667 ou 1674

+ Gap (05) 22/1/1739

**70 Jean-Baptiste Faure**

b Chabottes (05) 7/1/1680

+ Chabottes (05) 22/3/1724

x

**71 Rose Galland**

° 1682

+ Chabottes 16/6/1765

**80 Pierre Villar**

° 1683

+ Le Noyer (05) 26/3/1761

x Le Noyer (05) 21/9/1717

**81 Anne Dastrevigne**

° Le Noyer (05) 6/3/1696

+ Le Noyer (05) 20/7/1733

**82 Antoine Dastrevigne**

° 1681  
 + Le Noyer (05) 1/2/1756  
 Dit Moine, journalier, La Ville (Le Noyer, 05)  
 x Le Noyer (05) 19/2/1705

**83 Marguerite Bertrand**

° 1682  
 + Le Noyer (05) 5/12/1762

**84 Jean Disdier**

+ entre 9/1721 et 4/1725  
 Le Serre (Le Noyer, 05)  
 x Le Noyer (05) 23/9/1721

**85 Jeanne Dastrevigne**

° 1687  
 + Le Noyer (05) 23/4/1725

**86 Pierre Bresson**

° 1669  
 + Le Noyer (05) 11/3/1743  
 Le Villard (Le Noyer, 05)  
 x

**87 Catherine Manuel**

° 1673  
 + Le Noyer (05) 7/3/1733

**8<sup>ème</sup> génération****128 Antoine Gautier dit Belin (ou Bellin)**

+ avant 28/3/1693  
 Filiation incertaine

**132 Claude Simiand**

+ entre le 8/1695 et 6/1696  
 Lacoue (Le Noyer, 05)  
 x

**133 Marie Rencurel**

° 1661  
 + Le Noyer (05) 22/5/1706

**134 Dominique Meyer**

+ avant 19/3/1708  
 La Fare (05)  
 x

**135 Suzanne Garnier**

° 1658  
 + La Fare (05) 4/12/1738

**136 Jacques Para**

+ avant 27/6/1700  
 Sigoyer

**138 Jean Brunet-Blocard**

+ avant 7/5/1697  
 Gap

**140 François Faure**

° 1616  
 + Chabottes (05) 2/10/1681  
 Le Fangeas (Chabottes, 05)  
 x

**141 Anne Esbrard**

° 1634  
 + Chabottes (05) 17/3/1706

**142 Jacques Galland**

+ avant le 24/2/1716  
 Chabottes (05)  
 x Chabottes (05) 7/6/1678

**143 Suzanne Latil**

° 1658  
 + Chabottes (05) 7/2/1738

**160 Dominique Villar**

° 1659  
 + Le Noyer (05) 3/8/1733  
 Le Villard (Le Noyer, 05)  
 x

**161 Catherine Bresson**

° 1650  
 + Le Noyer (05) 15/4/1720

**162 Antoine Dastrevigne**

° 1650  
 + Le Noyer (05) 11/2/1725  
 Le Martouret (Le Noyer, 05)  
 x

**163 Marie Robert**

° 1665  
 + Le Noyer (05) 19/2/1707 (?)

**164 Jean Dastrevigne**

° 1638  
 + Le Noyer (05) 10/6/1703  
 Le Martouret (Le Noyer, 05))  
 x

**165 Jeanne Joubert**

° 1652  
 + Le Noyer (05) 31/10/1719

**166 Michel Bertrand**

° 1639  
 + Le Noyer (05) 3/5/1707  
 Lacoue (Le Noyer, 05))  
 x

**167 Madeleine Prel**

**168 Jean Disdier**  
 ° 1661  
 + Le Noyer (05) 22/2/1731  
 Le Serre (Le Noyer, 05))  
 x

**169 Anne Chambon**

° 1660  
 + Le Noyer (05) 8/8/1727

**170 Claude Dastrevigne**

° 1662  
 + Le Noyer (05) 7/2/1734  
 Le Martouret (Le Noyer, 05)  
 x

**171 Jeanne Boyer**

**172 Guillaume Bresson**  
 + entre le 22/3/1693 et le 27/6/1695  
 Ménager, Le Noyer (05)  
 x

**173 Marguerite Dastrevigne**

Née 1646  
 + Le Noyer (05) 1/3/1704

**9<sup>ème</sup> génération****264 Dominique Simiand**

° 1631  
 + Le Noyer (05) 13/6/1703  
 Filiation incertaine

**266 Claude Rancurel**

° 1634  
 + Le Noyer 5/6/1694  
 Filiation incertaine  
 x

**267 Françoise Joubert**

° 1641  
 + Le Noyer (05) 16/1/1694

**282 Jean Esbrard**

+ 1659 (testament 28/3/1659)  
 Notaire Saint-Bonnet-en-Champsaur (05)  
 x (CM) 3/2/1619

**283 Anne Mazet**

**286 Jean Antoine Latil**  
 + avant 21/6/1675

**320 Pierre Villar**

° 1614  
 + Le Noyer (05) 21/5/1694

**10<sup>ème</sup> génération****564 Antoine Esbrard**

Notaire

**566 Jean Mazet La Motte**

Capitaine, de Chabottes (05)  
 x

**567 Lucrèce Eyraud****640 Jean Villar****11<sup>ème</sup> génération****1128 Claude Esbrard**

Notaire

**1280 Pierre Villar**

+ avant 1633

**12<sup>ème</sup> génération****2256 Emmanuel Esbrard**

De Pisançon (Bénévent et Charbillac (05),  
 notaire

**2560 Claude Villar**

x (incertain)

**2561 Marie Bresson****13<sup>ème</sup> génération****5122 Jacques Bresson Cartier**

Le Villard (Le Noyer,

